

Lorient. 9 octobre. 1875.

Mon cher ami,

Je ne puis vous dire combien j'ai
été touché par votre bonne lettre.
Elle m'est parvenue ce soir seulement,
car je suis en Bretagne depuis quelque
jours : tout ce début du mois d'octobre
est rempli de trop de douloureux anni-
versaires, pour que j'aie eu le
courage de le passer chez moi - laissez
moi vous remercier de tout mon
cœur pour la sympathie si affec-
tueuse que vous me témoignez -
Je ne sais surtout comment vous
exprimer toute ma reconnaissance
pour la bonté que vous avez de

à elle, alors que je n'étais encore qu'un
petit garçon! — On a besoin de beaucoup
de courage, dans des moments pareils;
et je suis bien abattu et bien désespéré.

Je vais maintenant me consacrer tout
entier à l'éducation de notre petite
Nicole, mais il est des choses dont
il est vraiment bien dur de prendre
son parti — Je ne compte pas

retourner à Toulouse cet hiver, ni son-
tiner ma licence, dans les circonstances
où je me trouve. J'espère cependant

bien vivement, mon cher ami, que
vous ne vous perdiez pas de vue pour
cela, et que vous ayez encore l'occasion
de vous voir et de causer ensemble souvent.

Laissez-moi vous dire encore toute

ma reconnaissance, et croyez à mes
sentiments bien affectueux.

Jean Batut

célébrer, dimanche prochain, le Saint
Sacrifice de la Messe pour l'âme
de ma chère femme et pour moi-
même n'ayant pas été élevé dans
la même confession que vous, j'admi-
re profondément le Catholicisme, et
tout ce que j'en romais j'accorde
parfaitement avec mes propres idées.

A Dieu seul peut nous soutenir
dans des épreuves comme celle que
je traverse; vous le savez, mon cher
ami, puisque vous me dites que
vous avez perdu tous ceux qui vous
étaient chers. Pour moi, c'est le
premier grand malheur qui me
frappe, et le plus cruel qui pouvait
m'arriver - Je connaissais ma femme
depuis si longtemps; et je pensais déjà

Puechocant le 3 Octobre. 1925

mon cher ami
vous m'avez écrit
à propos de la messe
le dimanche 11 octobre
et comme j'étais
dans une église
un grand apaisement s'est
fait en moi.

cher ami,
de retour de Bretagne il y a quelques jours,
je ne veux pas tarder à vous dire le bien
qui m'a fait votre geste si affectueux. L'étais
resté, le dimanche 11 octobre, et, comme j'étais
dans une église, un grand apaisement s'est
fait en moi. C'est le jour où vous deviez célébrer

le saint sacrifice de la messe à l'intention de ma
chère femme, et je ne doute pas que la résignation
et la tristesse sereine et fière qui me sont
venues alors ne soient la conséquence de vos prières.
Il m'a semblé, dans la paix de cette église silencieuse,
que ma chère épouse me parlait et me disait d'avoir
du courage, et d'élever notre petite Nicole avec toute
mon âme, pour être ensemble réunis plus tard dans
la Paix et dans la lumière. Mon cher ami, comment vous
dire toute ma reconnaissance? merci de tout cœur, pour
cette paix que vous m'avez rendue. La Prière est la même,

Castres . 2 Janvier . 1925.
25 Avenue d'Albi.

Je suis bien honteux d'être si en retard avec vous. Votre bonne lettre m'a encore trouvé à la campagne chez mes beaux parents, mais j'ai regagné Castres peu après, pour faire le nécessaire pendant quelques jours. Mes deux familles sont maintenant réunies l'une et l'autre, mais je suis assez occupé depuis mon retour. En effet, mes parents me font occuper un appartement dans la maison, et il me faut ériger et surveiller les réparations qui, heureusement sont à présent à leur fin. Att. fin à cause de...

Jean

vous ferez le complément, et bien mélangé et bien grisé.
de vous suis infiniment reconnaissant, mon cher ami, de
toutes vos lettres, et je sais bien, comme vous, que ce n'est
que d'en Haut, que peut venir d'apaisement et de réjouissance.
de puis j'ai ailleurs très souvent par mes familles, et mes belles
sœurs s'occupent avec amour de ma petite Nolle. Elle
fait des progrès tous les jours, et est très avancée pour un
babe de son âge. Elle nous reconnaît déjà très bien, et nous
envoie des sourires sans cesse. C'est une belle et vigoureuse enfant
contrairement à ce que j'avois pensé tout d'abord, fait. Elle
recommencera. Je et moi-ci à suivre quelques cours à Toulouse
pour. Elle espéreroi-je de préparer mon latin d'ici, au début app.
par dans les mois à la correction des livres. Je le trouve utile à
ce projet. J'aurais beaucoup de plaisir à vous recevoir de vous
même absent de Toulouse pendant les vacances. Je j'avois pu que
vous d'espérer de savoir venir vous voir habiter à Paris, au 1^{er} étage de

Castres. 25 Janvier. 1926.

Mon cher ami,

Je pensais reprendre mes études au début de l'année, comme je vous l'avais écrit. Mais je viens d'être pris à mon conseil de révision, après avoir par deux fois été ajourné. M'étant déjà interrompu pendant dix mois, je préfère me libérer de mon service le plus tôt possible (je ne fais plus qu'un an), et je partirai

au printemps. Dans les circonstances où je suis, j'espère
bien de faire à Castres, soit dans les meilleures
conditions possible - de ne suis donc pas encore re-
venu à Bourges. J'aurai cependant l'occasion
d'y aller dans quelques temps, et, cette fois,
j'espère bien avoir le plaisir de vous voir.
A bientôt donc, si il plaît à Dieu, mon cher
ami - Laissez-moi vous remercier encore de toute
votre sympathique affection, et croisez à mes
sentiments les meilleurs et les plus dévoués. Jean Batis

me mes s'appréhensions et
agréables, et mes pensées
le cœur de tous mes glorieux
Croyez à mes senti-
ments les plus
affectionnés et à
mes bons vœux.
Jean Pottier
Castres. 29 Juin. 1920.

Mon cher ami,
vous rendrai bien vivement de
notre bonne lettre, et j'ai été
très heureux d'apprendre vos succès.
Voici donc, si je ne me trompe, votre
bienne terminée; et je vous félicite
de tout mon cœur pour un résultat
si rapide. Vous allez main-
tenant quitter Toulouse, et je comprends
malgré tout l'attrait des vacances
et de votre pays, que vous ne
vous éloignez pas sans tristesse
de ce patronage dont vous m'avez
si souvent parlé et dont vous vous occupez

très bien, et je vous suis bien reconnaissant
de vous intéresser ainsi à elle. Elle
vient de mettre ses premières dents
sans trop de mal, ce qui a été,
vous le pensez bien, un gros événement.

Hélas, à côté de la joie qu'elle nous
donne, nous avons, ces temps-ci,
bien des sujets de tristesse. Après
avoir été éprouvés si cruellement
l'été dernier, voici maintenant ma
grand'mère gravement malade. Elle
a été prise il y a un mois environ
de violentes douleurs à l'estomac,
et les médecins ont constaté l'existence
d'un fibrome. Ma grand'mère a
près de soixante-deux ans, et il est
inutile de penser une opération qui
ne pourrait pas réussir. On est

parvenu à calmer ses douleurs, mais
il est infiniment triste de soigner
sans espoir une personne qui nous
est chère. C'est venu si vite, et
d'une manière si imprévue! Je vous
assure, mon cher ami, que c'est
une bien pénible année.

Près que vous ayez quitté Bourlogne
j'espère que nous aurons souvent
l'occasion de nous revoir, vous savez
que nous venons très fréquemment dans
le pays Basque, et j'espère bien
pouvoir, au cours de nos séjours à
Priarity, pousser jusqu'à Ustaritz
pour vous voir. Si vous ayez l'occasion
de venir dans la région, n'hésitez
pas à arriver jusqu'à Castres. Vous
savez que notre visite me ferait un
très grand plaisir -

avec tant de joie et tant de dévouement.

Comme je vous l'avis annoncé à mon dernier passage à Boulogne, je suis au régiment depuis bientôt deux mois. J'ai le privilège de faire mon service à Londres, et ma situation particulière me donne droit à prendre mes repas et à coucher chez moi. Vous voyez donc que c'est un service bien atténué. Ajoutez à cela, qui n'ayant été approuvé deux fois, je ne fais qu'un an. Cependant, c'est un changement un peu rude et un peu brusque, et cette nouvelle vie est au début au moins, assez fatigante. Ma petite Nicole va toujours

et pour ma chère Bonne Maman, qui était si bonne et si
bonne — Vous ne pouvez comprendre quel souvenir pro-
fond je garde de vous et des trop courtes conversations
que nous avons eues. Après la fin de mon service,
j'espère aller passer quelques semaines sur la côte
Basque, et pouvoir arriver jusqu'à vous. J'aurais
tant de joie à vous revoir et à m'appuyer sur
votre expérience religieuse et votre intelligence de la mè-
de sans mes idées tellement plus près des vôtres que de
celles de la plupart de mes contemporains !
Encore merci du fond de l'âme, votre bien cher ami.

donner leur âme. Je comprends bien la joie que vous devez
en ressentir, et avec quel amour vous devez vous consacrer à
l'éducation de ces petits.

Pour moi, mon service militaire s'avance vers le fin. Je serai
libéré au mois de Mai, peut-être plus tôt, dit-on déjà (ce que je
ne souhaite pas dans l'intérêt de notre chère Patrie). Je ne pense
guère revenir à Toulouse pour y terminer ma licence: je ne voudrais
pas me séparer de ma fille, et il me serait bien difficile de venir
travailler en étudiant avec elle. C'est ainsi que je me rapproche tous les
jours - m'inquiète donc assez, et je me trouve sans une satisfaction
non dépourvue - Il faut avoir confiance en Dieu et ne pas forcer
les événements.

Comme je vous l'ai dit, j'espère aller passer quelques jours avec
ma famille et Nicole dans ce pays. Presque que j'arrive avant, mais je
serai ravi à la vie civile et c'est avec beaucoup de plaisir que je vous
retrouverai et vous serez sûre la connaissance de ma fille. Elle s'occupe

Castel. 30 Décembre 26.

Mon cher ami,

Je ne veux pas laisser se terminer cette
année, sans vous adresser mes souhaits les
plus sincères et les plus affectueux pour
1927. J'espère que nous aurons l'occa-
sion de nous revoir pendant celle-ci.

Puisse-t-elle être pleinement heureuse pour
vous, et vous apporter de nouvelles bénédic-
tions dans la belle œuvre à laquelle
vous vous consacrez -

Creyez à ma profonde affection
et à mon amitié fidèle.

J. Lem (Zatut Phil)

Roquecourbe 11 Janvier 1934.

est fait affectueux
et d'ami au long séjour
de votre affection et
de celle de mon
meilleur ami

mon cher ami,
votre lettre si affectueuse m'a fait revivre
le temps déjà lointain de nos études à Toulouse,
et je me rappelle avec émotion votre petite
chambre de l'Institut Catholique qui s'ouvrait sur
la Garonne, et où j'ai passé près de vous de
bonnes et belles heures.
J'ai remis à ma petite Nicole votre gentil souvenir,
et j'ai été très touché de votre affection et de votre

Sollicitude Chrétienne. Vous le savez, je n'éprouve à l'égard de l'Eglise protestante et de ses docteurs libéraux en particulier, qu'une sympathie pleine de réserves, mes croyances personnelles se rapprochant beaucoup plus du Catholicisme pour l'ordre, la hiérarchie et la charité si compréhensives ont toujours fait mon admiration. Toutefois certains principes de ma femme et moi ne saurions veiller à ce que l'éducation religieuse de nos filles soit saine et droite. Ma femme va maintenant aussi loin que possible, et nos petites Nicole et Chantal forment l'une et l'autre, pour notre plus grande joie - l'autre un plaisir très vif à nous revoir et être si je me rends à Biarritz, mais je ne puis faire encore de projets sérieux, dans l'incertitude où nous vivons - l'a peste de l'Espagne. Si jamais il y a quelques mois, après avoir été nommé à Chabaz que nous serions bien loin, et je rechercherais ~~un~~ une situation dans le Sud-Ouest, ce qui

moi, vous avez demandé
qu'allait faire
mon cher ami, et
je me suis
demandé
comment
faire
pour
vous
voir.

Je me suis
demandé
comment
faire
pour
vous
voir.
Il faut que je vous quitte,
mon cher ami. Bruxelles.
Mon ami, de ne pas vous
avoir écrit plus tôt, et
crois à me pas.
Cordialement
affectionné
Léon

Leon

Castres. 26 Juin 1927.

Mon cher ami,
mon long silence ne vous
passe pas croire à mon suble. Comme
je vous l'aurais écrit, je comptais
faire une saison à Biarritz avec ma
fille, une fois libérée, et passer jusque
chez vous pour vous voir. Les circonstances
ne m'ont malheureusement pas permis de
réaliser ces projets. Nisole a eu la
quelque peu de temps avant ma sortie

un travail qui n'a rien d'intellectuel, mais
il faut savoir être raisonnable. Au fait de mes
nouvelles fonctions je ne quitterai pas Bastres,
et ma fille continuera à voir ses deux familles,
ce qui n'eût guère été possible si je m'étais
installé ailleurs. La vie en sera certainement
plus agréable. Enfin, je ne veux pas vous
cacher, à vous qui êtes un ami si précieux
pour moi, et qui m'avez témoigné une affec-
tion que je vous rends bien, croyez-le, qu'il
y a un projet de mariage entre une de mes
sœurs et moi. Odette, un peu plus âgée
que ma femme, a grandi près d'elle, et c'étaient
deux sœurs extrêmement unies. Depuis notre
grand deuil, elle s'est consacré tout entière à
ma petite fille, et il me semble tout indiqué

de ne jamais les séparer. Je sens bien que c'est
ce que ma chère femme désirerait. D'ailleurs nous
étions deux grands amis de toujours et nous avons
beaucoup d'affection l'un pour l'autre.

Malheureusement, Odette n'a pas beaucoup de santé,
et elle est très souvent fatiguée, surtout depuis qu'
elle a perdu sa sœur. Elle est actuellement à
Vichy, et, avant de faire des projets plus fixes,
elle aura besoin de plusieurs semaines. C'est
vous dire que nous sommes d'accord, sans que
rien puisse être officiel de longtemps.

Mon cher ami, j'espère que ce qui n'a pas
pu se faire ce printemps, le pourra bientôt, et
que j'aurai le très grand plaisir de passer un
moment avec vous. Peut-être pourrai-je aller
à Briaritz pour quelques jours à l'automne.
Je pense toujours à prendre ma fille l'année
prochaine. Et vous, que faites-vous? Dites-le

du régiment, et il n'aurait pas été prudent
de la prendre s'il s'était au bord de la
mer. Elle est donc allée passer un mois
à la campagne où elle a achevé de se remet-
tre; et, naturellement, je ne me suis pas
absenté sans elle. Maintenant les chaleurs
commencent, et elle est en train de mettre
ses grosses dents; et, d'ailleurs, je vais
être occupé à partir du 1^{er} juillet.

Qui, mon cher ami, je vais prendre un
portefeuille d'assurances et représenter à Bastres
la compagnie de l'Aigle. Ce n'est pas sans
regret, croyez-le, que je me suis décidé
à abandonner des études qui me plaisaient, pour

J'avais commencé à m'occuper d'assurances, en sortant du régiment. Malheureusement, très peu habitué aux affaires, j'avais acheté un portefeuille presque inexistant. La concurrence est très dure dans cette branche, et les résultats se faisaient vraiment trop attendre.

Il ya quelques temps, Monsieur dechoy, qui a épousé la sœur de un de mes meilleurs amis et que je connais beaucoup, par conséquent, m'a dit qu'il allait créer une succursale à Mojanet et m'a proposé de m'en donner la direction. Vous comprenez que j'ai fait cette occasion. Me voici donc, depuis quinze jours, à la Banque de Castres, faisant mon stage, en attendant l'ouverture de la succursale de Mojanet, qui aura probablement lieu dans le courant de Mars.

Me voici loin, mon cher ami, de mes études de licence, et je vous assure que je les regrette.

lien. Mais les circonstances, qui ont tellement changées pour moi depuis trois ans, me poussent à avoir le plus tôt possible une situation convenable.

Vous êtes bien aimable de vous intéresser au projet de mariage dont je vous avais parlé. Ce serait certainement la solution la meilleure, et ma belle-soeur et moi désirerions beaucoup le voir se réaliser. Malheureusement, comme je vous l'ai écrit, la santé d'Odette, qui est encore assez délicate, quoique moins fatiguée qu'en juin, ne nous permet pas de pousser davantage. Elle est depuis trois mois à Arcahon, chez sa tante, où elle se repose. J'espère que ce séjour au bon air de la mer et des pins nous la rendra plus solide.

Je suis bien heureux de vous savoir de nouveau à Toulouse, et j'aurai beaucoup de plaisir à vous voir à mon prochain passage. C'est si bon de retrouver un ami après une longue séparation, et de revivre ensemble les bonnes heures passées.

Adieu. J'espère, mon cher ami, que j'aurai bientôt l'honneur de vous revoir. J'espère que cette année ne s'achève pas sans vous avoir fait

avez pu retourner à Baulouze.
Et après ce que vous me dites, vous avez dû
être bien travaillé, ces derniers temps, à
Astaritz. Outre tout le travail que vous
donniez vos élèves, je comprends que
la composition et la représentation des
pièces dont vous me parlez a dû vous
occuper beaucoup. Laissez-moi d'abord
vous féliciter de vos succès.

Excusez-moi, mon cher ami, de ne repren-
dre ma lettre que ce soir, Mercredi - j'ai été
interrompu l'autre soir par ma fille, et n'ai
pas eu un moment de repos. Il faut vous
dire que je viens d'entrer à la Banque
de Bayonne, et que je suis très pris.

(12)

Bastres 27 Juin 1929.

Mon cher ami,

Pardonnez moi mon long silence qui n'est pas une preuve d'oubli, croyez-le bien, et laissez-moi vous annoncer la bonne nouvelle de mes fiançailles. Je ne veux pas que ce soit un imprimé banal qui vous l'apporte.

Je vous avais parlé, à Toulouse, d'un projet auquel j'étais très attaché, avec une de mes belles-sœurs. La santé ne lui permettant malheureusement pas d'engager son avenir, à cette époque. Mais, grâce à Dieu, elle va maintenant tout à fait bien, et nous sommes bien heureux, Odette et moi,

charité si spontanée m'ont toujours apporté;
vous savez quel souvenir je garde de vous
et de nos entretiens.

Je remercie bien de la grande joie qu'il
m'accorde et d'avoir écouté toutes les
prières que je lui ai adressées. Il faut
savoir lui faire don de sa joie, comme
de ses douleurs.

J'aimerais vous faire faire la connaissance
d'Odette et de ma petite Nicole, et j'espère
que cette joie me sera donnée un jour.

La période des vacances, qui s'approche, va
vous apporter, j'espère, un peu de repos
et de détente. Je sais que vous êtes
toujours si absorbé.

Au revoir, mon cher ami - Trouvez in
mes messages les plus affectueux,
et croyez que vous avez en moi un

ami qui ne vous oublie pas.

Jean Satut.

de voir enfin se réaliser notre plus cher
désir. L'incertitude et la séparation n'ont
fait qu'augmenter notre affection l'un pour
l'autre, et c'est avec beaucoup de joie
aussi que je remettrai Nicole entre ses
mains. Je suis bien convaincu que les
prières de la maman ont contribué pour
une large part à cette solution qui est la
seule qui elle eût pu désirer.

Nous nous marierons, je pense, à l'été
de l'hiver, et nous nous installerons à Castres,
jusqu'à ce que je suis attaché au Comptoir
d'Escompte, etc.

J'espère bien que les circonstances de la
vie nous rapprocheront un jour prochain,
mon cher ami. Vous savez quel précieux
souvenir votre affectueuse amitié et votre

Castles 19 Janvier 1933 (20)

le vous prie de croire
que vous avez
été très
bonne
pour la santé de votre
Tante, et à mon
honneur de
vous en
remercier.

Cher ami,
mon
ami

J'ai été heureux d'avoir de vos nouvelles,
mais j'ai été comme vous pour bien le penser
de l'épreuve que vous avez traversée. J'espère
que votre Tante se remettra peu à peu et
comprendra par quels cruels moments vous avez
dû passer. Il est si déchirant de voir souffrir

et diminués des êtres qui nous sont chers et dont
le visage ami s'est penché sur notre plus lointaine
enfance. Je prie Dieu qu'Il soutienne votre courage
et qu'Il envoie la guérison à votre chère parenté.
J'espère aussi que vous trouverez une belle consolation
aux misères de la vie dans l'œuvre si haute d'éducation
que vous avez entreprise - Je sais que vous donnez le
meilleur de vous-même à ces jeunes intelligences qui vous
sont confiées et cette tâche si difficile mais si généreuse
est pour vous, je le sais, une grande source de joie -

Luets 29 Décembre 1953.

Mon cher ami,

Je ne veux pas que la nouvelle année
commence sans vous apporter mes meilleurs
vœux et mon fidèle souvenir.

J'espère qu'elle me donnera l'occasion
de vous revoir, et d'échanger avec vous
le temps où nous travaillions ensemble à
Toulouse. Nous allons vous bien, grâce à Dieu,
et je souhaite que vous ne vous fatigiez
pas trop. Je sais que vous vous ménagerez si peu!

Je vous prie donc, mon cher ami,
de croire aux vœux bien sincères que je
forme pour vous, et que je n'oublie
pas votre amitié si bonne et si chère

Je suis à tout jamais